

Joie et paix

E.G. Walsknir

"Pourquoi elle et pas moi ?" Voilà la question que, comme une litanie malfaisante, devaient s'infliger depuis des années tous ceux qui la côtoyaient. Car tous, collègues de bureau ou supérieurs hiérarchiques, voisins, amis, cousins ou même quidams croisés dans la rue, tous sans exception aboutissaient à une conclusion identique. Souvent, il arrive que, dans un coup d'œil, nous faisons le tour d'une vie et la jugeons dans l'instant qui semble nous la révéler toute. Et souvent aussi, nous méprisons ou envions l'autre parce qu'il nous semble manquer de ce qui est l'une de nos caractéristiques essentielles ou au contraire bénéficié de ce dont nous nous croyons injustement privés. Et puis, au fil des ans, positif et négatif s'équilibrent tant bien que mal et chacun parvient à une forme de résignation devant l'existence qu'il considère, peu ou prou, comme inévitable et que souvent il finit par nommer sinon "la vie", du moins "ma vie".

Dans le cas de Joia Pace, il en allait autrement. Jamais les termes "reculer" ou "se résigner" ne l'avaient effleurée. Elle n'était pas particulièrement fière de son mari, bel homme attentionné et commercial prospère qui semblait n'avoir d'autre but dans l'existence que de combler son épouse. Elle ne tirait pas gloire non plus de sa propre beauté sculpturale, de sa longue et épaisse chevelure bouclée qui l'embarrassait, on aurait dit, plus qu'elle ne la servait. Mais elle

n'était pas pour autant une femme complexée et ne se laissait pas aller à une humilité déplacée à cause du dessin harmonieux de ses traits ou de la forme de ses grands yeux bleu clair, frangés de cils émouvants. Elle acceptait tout avec simplicité, candeur même, dans cette innocence première qui manque tant à ceux que la vie a entrepris de piétiner. Le plus irritant était qu'on ne trouvait pas de reproche à lui adresser sauf à se couvrir de ridicule. En effet, la lenteur de réflexion ou plutôt de réaction qu'elle mettait entre le monde et elle ne faisait qu'augmenter son charme. Lorsque on la sollicitait, au beau milieu d'une conversation animée, on sentait brusquement l'effort qu'elle faisait pour s'arracher à elle-même et rejoindre ce monde. Le souci qu'elle avait de faire plaisir à chacun excusait sa légère absence, ce petit décalage qui avait fini par devenir son signe distinctif. C'est ainsi que Joia figurait pour tous l'éternelle princesse des histoires enfantines et son sourire tranquille apaisait le monde autour d'elle. La jeune femme était l'incarnation parfaite de son nom : elle rayonnait de joie et de paix, de sorte que l'on faisait rapidement taire ses derniers scrupules pour sacrifier à l'adoration de cette divinité incontestable.

Les contes de fées n'existent pas mais une méchante sorcière avait forcément croisé la route de Joia car la sérénité qu'elle manifestait était pure apparence. Un observateur détaché, à condition d'être psychologue, y aurait reconnu un savoir-vivre empreint de tact, cette substance de bon aloi, qui permet aux jeux de construction sociaux de perdurer. En fait, Joia la très catholique accumulait en vain les pénitences et les neuvaines. Elle avait perdu sa paix peu après en avoir acquis les quatre lettres sur le registre de l'état civil où Giuseppe lui avait fait don de son patronyme, le seul véritable cadeau qu'elle eût reçu de lui d'ailleurs. Par la suite, elle avait attendu en vain. Son mari

n'était pas avare. Au contraire, il la menait au concert, au théâtre et, dans la mesure de ses moyens, la couvrait de bijoux, de vêtements, lui offrait des voyages aussi, s'inquiétant de la satisfaire mais, bien avant de le rencontrer, la jeune femme avait décidé de sa vie. Elle attendait maintenant son dû avec les yeux clairs et la confiance candide en l'existence qui la caractérisaient.

Mariés depuis quatre ans et installés en Haute-Savoie, les Pace, malgré leurs origines transalpines et l'importance de leurs familles respectives, n'avaient pas d'enfant. Ce n'était pas un manque pour Giuseppe qui se serait volontiers contenté d'un dévouement aveugle à sa femme mais en dépit de sa bonne humeur, de sa patience et de tous ses efforts, il restait impuissant devant la douleur qui se mit à consumer Joia. A l'extérieur, celle-ci affichait toujours un visage avenant tandis que chez elle, elle opposait à toute démonstration bienveillante de son mari un mutisme étrange. Des mois durant, le malheureux la supplia de lui révéler la cause de sa souffrance, espérant, contre toute attente, faire erreur sur l'origine du mal: elle haussait les épaules, elle souriait. Tout allait bien. Assurément, il était un bon mari. Peut-on en quoi que ce soit infléchir le destin ? Et le sourire triste, presque résigné reparaissait, si irritant de candeur que Giuseppe à genoux rendit les armes en pleurant. «Dis-le donc ! Tu veux un enfant !»

L'idéal aurait été deux, une fille et un garçon et Joia, à vingt-huit ans, avait compris qu'il était temps d'agir. Devant Giuseppe ébahi, elle sortit d'un carnet les coordonnées de sa gynécologue avec une date de rendez-vous toute proche ainsi que le nom d'une spécialiste de la lutte contre la stérilité. Lestrapade Eve exerçait à l'hôpital Sainte Croix et était disposée à effectuer sur lui un prélèvement à fins d'analyse. Il s'agissait tout bonnement de déterminer la qualité de son

sperme. Mortifié, le malheureux ne mit qu'un mois à céder. Ses spermatozoïdes se révélèrent en bon état et en concentration suffisante. Il apparut que le problème venait soit de difficultés d'ovulation, soit d'une endométriose récidivante. On essaya des traitements extrêmement lourds, contraignants pour tous deux, qui mirent à rude épreuve l'union du couple jusqu'au jour où, brusquement, Joia décida de faire le deuil de sa vie de mère. Six mois plus tard, elle était enceinte et son entourage, qui, entre temps, avait eu vent de ses difficultés, put constater qu'elles n'avaient été que très provisoires. La jeune femme avait retrouvé sa paix.

Giuseppe, confondu par la grâce qui leur était échue, couvrit de bougies les autels d'Annecy et sa reconnaissance contribua à user les dalles de la cathédrale. Dès l'arrivée miraculeuse du petit Antonio, Joia goûta les nouveautés que lui offrait son état de mère. D'abord elle avait refusé toutes les commodités que son mari lui proposait. Arrêter de travailler ? Il n'en était pas question. Prendre une nourrice à domicile ? Non. Joia avait à cœur de se construire une maternité exemplaire tout comme elle avait représenté une féminité idéale. Dernières tétées, premières dents, premiers pas, Joia inscrivait tout, analysait, comparait. Courbe de croissance : normale, courbe de poids : normale. Antonio prononça ses premiers mots : c'était un bébé vif, sain et prometteur. On s'extasiait sur sa précocité, comme il est de bon ton de le faire pour flatter les mamans. Giuseppe était heureux, Joia commença à s'ennuyer. Avait-elle commis une erreur dans son parcours ? Scandalisée par l'optimisme béat de son mari, elle ne pouvait se satisfaire d'un bonheur aussi évident et, somme toute, si facile à obtenir. Elle n'avait eu qu'à ouvrir les bras et attendre un peu. Joia redevenue morose fit une dépression bien trop tardive pour qu'on

pût la qualifier de post-partum. Elle retourna voir les spécialistes de la région. Comme il arrive souvent pour les patients qui ne relèvent pas d'un cas d'école ou d'une recherche pointue sur un sujet de thèse, rien n'y fit. Les manuels restaient muets et, par la fréquence de ses épisodes d'abattement, cette patiente causait chez plusieurs éminents professeurs un trouble déplaisant. Puisque quelque chose n'allait pas, "dépression chronique" fournit une étiquette commode qui ramena le calme dans les fichiers médicaux et apaisa les consciences professionnelles tourmentées. Giuseppe était soucieux, Joia s'enfonçait dans des crises de larmes qui perturbaient le bébé et ne permettait plus à la jeune femme d'accomplir correctement son travail au bureau. Lorsqu'elle informa son mari de son intention d'abandonner temporairement son emploi, celui-ci, qui avait gardé le silence sur les difficultés de son entreprise, crut voir tout s'effondrer. Partagé entre la peur de se faire licencier et celle d'inquiéter sa fragile épouse, Giuseppe la conjura, pour son bien, de ne pas lâcher prise brusquement : cet emploi était pour elle bénéfique. Même s'il la fatiguait un peu pour l'instant, il lui permettait de rester en contact avec le monde extérieur, de continuer à agir sagement, de ne rien changer au train-train quotidien. Il fallait, avant tout, se garder à flots, "nous préserver, ma chérie". Le regard soupçonneux que la jeune femme posa sur lui le médusa. Il eut beau protester de son amour et de son dévouement, quelque chose s'était glissé entre eux. En désespoir de cause et pour la convaincre qu'il ne cherchait pas à la brimer, il accepta de laisser Joia refaire la cuisine intégrée dont il venait de régler le dernier remboursement. Il dut reprendre un crédit.

Commença une période de rémission pour Joia, pour tous deux en fait. L'entreprise de Giuseppe n'allait pas plus mal et Joia

retrouvait, avec son énergie coutumière, un appétit de vivre impressionnant. Elle repensa entièrement la cuisine, consulta les catalogues, agença le four, la hotte, le réfrigérateur, les dessertes, le marbre et le piétement de la table. Giuseppe approuva. Joia monterait elle-même la cuisine. Elle commanderait par la suite, sur mesure, à un artisan, un ou deux panneaux pour boucher les vides laissés par la pose des éléments préalablement assemblés. Giuseppe acquiesça : la jeune femme avait besoin de nouveauté car, depuis quelques temps, elle était moins accaparée par son fils. Antonio s'était découvert une passion pour la fille des voisins, une enfant de son âge dont il appréciait les jeux. La sieste surtout était agréable par cet été de canicule, sous le cèdre touffu où les enfants s'oubliaient souvent. "Ne vous inquiétez pas, monsieur Pace, disait en souriant Marie, la voisine, ils sont tranquilles! Enfin, le vôtre, parce que Martha est parfois un vrai petit démon lorsqu'elle se met en colère." Et Giuseppe, un sourire aux lèvres, rentra chez lui plein de gratitude, portant dans ses bras Antonio encore endormi. Il donnait son avis sur les différents types de marbre que Joia avait présélectionnés pour le plan de travail.

Un samedi matin de juillet, Joia avait tenu à rapporter elle-même du magasin les éléments à ajuster. Giuseppe insista pour l'aider à tout assembler l'après-midi. Antonio s'était glissé sous la haie des voisins en riant aux éclats et, au fur et à mesure que les pans s'encastraient, Giuseppe, attendri, voyait s'allumer dans le regard de sa femme la satisfaction qu'il n'était plus en mesure de lui procurer depuis longtemps. Ce fut une après-midi bénie. Entre eux s'écoulèrent des heures de bonheur, de complicité retrouvée, de tendresse. Lorsque le tournevis de Giuseppe dérapa, en dessous de l'évier, sur une surface mélaminée blanche (garantie facile d'entretien et impossible à rayer)

Joia dissipa, d'une petite tape affectueuse, la mine attristée de son mari : "Ce n'est rien, *mio caro* !" Effectivement, ce n'était rien. Vint l'instant où tout fut installé : il ne restait plus qu'un espace vide à combler entre la baie vitrée et l'armoire de réfrigération.

Joia soupira de contentement. "Je fais venir le menuisier dès lundi, il préparera un fileur comme il dit dans son jargon et la semaine prochaine tout sera parfait !" Ils burent de l'eau tiédasse à l'évier et s'aperçurent que, même par cette température de plus de trente degrés, ils n'avaient pas ressenti la soif. Quelle après-midi ! Giuseppe se releva, dépliant ses genoux qui craquèrent : "Invitons Marie et les enfants à contempler notre merveille ! Je suis étonné qu'Antonio ne soit pas revenu. Il était si impatient de voir rouler l'armoire four et tous les tiroirs !" De fait, le petit garçon, qui avait questionné, manifesté tant de curiosité lors du premier déballage, n'avait pas insisté. Il avait, tout à l'heure, passé un doigt songeur sur le mélaminé blanc puis les avait quittés, emportant la page du catalogue où trônait Sophia et un double du croquis d'assemblage, sans doute pour montrer la merveille à sa camarade. "Sophia ?" Le prénom de fille l'avait choqué pour une cuisine mais Joia lui avait expliqué avec un grand sourire que cela signifiait la sagesse en grec, une langue ancienne parce que dans les cuisines il fallait être toujours être très sage et ne pas faire de bêtises ! Et cette après-midi aussi, il fallait être sage pour laisser papa et maman installer Sophia.

Las mais souriants, les Pace arrivèrent à la villa voisine, main dans la main. Dans la cuisine où Martha aidait sa mère, on enfournait un gâteau. "Le saladier et les batteurs ont été bien léchés à ce que je vois ! Antonio doit être tout noir de chocolat ! Où est-il ? Tonio, mon chéri, tu viens admirer la cuisine de maman ?" Giuseppe vit Marie se

décomposer. Cette fois, le petit garçon n'avait pas souhaité les aider. Après avoir joué une demi-heure avec Martha, il s'était éclipsé : il voulait ouvrir le tiroir four et voir les roulettes magiques. On chercha l'enfant partout dans les deux maisons, de la cave aux greniers. On battit les jardins. Il avait disparu. Giuseppe décida de prendre la voiture pour parcourir les allées du lotissement. Mais où donc étaient les clefs ? "Oh ! Elles sont restées dessus, dit Joia. J'ai même dû laisser une portière entrouverte quand j'ai sorti les paquets." Giuseppe se précipita vers le véhicule. Il était complètement clos. Avant de déverrouiller la sécurité enfant de l'arrière, il comprit : la tache blanche effondrée sur le siège était Antonio que la curiosité avait poussé à vérifier s'il restait un morceau de Sophia à sortir. Les pompiers affirmèrent que l'enfant n'avait pas souffert. La température de la voiture garée en plein soleil avait pu monter à plus de 60 degrés. Incapable de pousser la portière qui s'était refermée sur lui, Antonio avait perdu conscience très vite. "Fatalement, dans un four pareil !" s'exclama l'un des pompiers qui se mordit aussitôt la lèvre.

Joia est internée dans un établissement proche d'Annecy où Giuseppe lui rend visite scrupuleusement, toutes les semaines. Quand il passe une lueur de compréhension dans ses yeux, elle devient tendre et caresse parfois sa joue en murmurant : "Antonino ! *Caro mio...*" Ce n'est pas une pensionnaire pénible. Les infirmières disent qu'elle ne paraît pas malheureuse. En tout cas, Madame Pace garde toujours aux lèvres un sourire sinon joyeux, du moins plein de tranquillité assure-t-on.